

—Madame Dimple appelle toujours lady Davenant ta mère, et madame Coggle aussi.

—Oui, mais Jeanne, jamais, et je penche à croire qu'elle sait mieux ce qu'il en est.

—Laquelle des deux t'a écrit la dernière ?

—Oh ! lady Davenant. Elle m'écrit très-souvent, et sur le beau papier fin tout parfumé. Elle m'appelle sa douce Rose et me promet, dans sa dernière lettre, que je vivrai bientôt avec elle dans une superbe maison, que j'irai dans le monde, et que j'en connaîtrai tous les plaisirs.

—Vraiment ! quelle différence cela fera avec cette triste vie de pension ! Est-ce que cette idée ne te sourit pas ?

—Oui, d'une certaine façon ; mais je m'en effraye aussi. Jeanne m'a si souvent dit, depuis ma première enfance, que nous ne devons pas aimer le monde ni les choses de ce monde. Comment ferai-je pour éviter de l'aimer si j'y vis et si je prends part à tous ses plaisirs ? Même dans le catéchisme que nous apprenons ici, on nous enseigne qu'à notre baptême nous avons renoncé à toutes les pompes et à toutes les vanités d'ici-bas.

—Oui, je sais bien ; et cependant toutes n'aspirent qu'au moment où elles se verront au bal en grande toilette...

—J'ai eu bien peu de nouvelles de mon autre mère, madame Yates ! seulement cinq six fois depuis tant d'années que je suis en pension. Ses billets sont écrits sur de grossiers bouts de papier et semblent tracés avec une mauvaise plume ou plutôt avec un fragment de plume. Voici le dernier que j'ai reçu d'elle ; je le porte toujours sur moi.

—Oh ! laisse-moi le lire !

—Je vais te le lire. L'écriture est difficile à déchiffrer, mais j'en sais chaque mot par cœur. C'est très-court :

“Ma bien-aimée Mary, je ne suis presque jamais à même d'écrire et ne puis dire tout ce que je voudrais. Je manque des moyens de le faire et je dois saisir ceux qui se présentent, remerciant Dieu de pouvoir même t'envoyer ces quelques lignes. A Lui, entre ses mains je te remets, mon cher trésor, le priant qu'il t'ait en sa sainte garde, et que mon enfant apprenne à se résigner, à prier, et même, si telle était la volonté divine, à souffrir comme sa pauvre mère, pleine de tendresse.”

—Oh ! quelle triste lettre ! s'écria Bessie.

—Eh bien, elle ne m'attriste pas. J'ai bien pleuré en la lisant ; mais, quand je la presse sur mon cœur, il semble qu'elle l'échauffe et l'anime d'amour pour Dieu.